

## **INTRODUCTION : REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET PROCESSUS SOCIOCOGNITIFS**

La télévision, la presse, les conversations ordinaires nous fournissent quotidiennement des occasions de constater que les individus déploient bien souvent des modes de raisonnement qui n'ont que peu de rapports avec ce que l'on pourrait appeler la logique formelle. Qui n'a jamais entendu parler de « l'intuition féminine » ou du « flegme britannique » ? Qui n'a jamais perçu, dans certains discours, les traces d'une animosité irrationnelle à l'encontre de telle ou telle catégorie de personnes ? Qui n'a jamais entendu ou transmis lui-même le récit d'une rumeur invraisemblable ? Force est de constater que lorsque « l'homme de la rue » envisage son environnement social, il le fait selon des règles qui paraissent bien éloignées de la démarche hypothético-déductive prônée par la science. Constituée de façon progressive au cours de l'histoire, la pensée scientifique se caractérise en effet à la fois par une logique canoniquement instituée de son raisonnement, par la soumission de ce raisonnement à l'épreuve des faits, par une forte régulation institutionnelle des procédures qu'elle utilise et par l'exigence de reproductibilité des phénomènes sur lesquels elle porte. La pensée quotidienne ne se plie à aucune de ces règles. Mais elle en possède d'autres. Pour rendre compte des modes de fonctionnement de cette pensée du quotidien, appelée aussi « pensée du sens commun » (Moscovici et Hewstone, 1984), « logique naturelle » (Grize, 1993) « pensée naturelle » (Haas et Jodelet, 1999) ou encore « pensée sociale » (Rouquette, 1973 ; Guimelli, 1999), la psychologie scientifique a adopté deux voies longtemps restées parallèles.

La première repose sur les conceptions positivistes de la psychologie scientifique et considérera initialement que la pensée quotidienne est avant tout une pensée biaisée, immature ou fautive. Dans ce cadre sera posée l'existence d'un Sujet Universel concret qui est en permanence inculte, défaillant et limité rapporté à l'étalon d'un Sujet Universel idéal, qui serait parfaitement rationnel et sans défaut. S'ensuivra une longue liste de recherches qui, des années 50 à l'horizon des années 70 et principalement aux États-Unis, ont souvent eu pour unique objet de recenser les insuffisances et les erreurs de la pensée quotidienne. La métaphore de l'homme qui a longtemps prévalu dans ce contexte fut celle d'un centre de traitement de l'information défaillant, d'un avare cognitif payant sa parcimonie de pensée d'une large dose d'inexactitudes. Ce faisant, une telle accumulation d'erreurs, de biais et d'approximations a progressivement conduit à reconsidérer l'image de l'individu humain : à celle d'un scientifique naïf défaillant a été opposée celle d'un homme qui sait bien souvent montrer tout un éventail de possibilités de traitement de l'information davantage caractérisées par leur complexité que par leur déficience. Ainsi est apparue l'image d'un « tacticien motivé » (Fiske et Taylor, 1991) qui, pour s'y retrouver dans la réalité sociale, sait utiliser des outils cognitifs très fins et s'adapter à diverses situations dans lesquelles de multiples modes d'appréhension de la réalité sont pertinents. L'ensemble de ces recherches s'inscrit dans le courant de la « cognition sociale » qui s'attache à décrire et surtout à comprendre les processus qui permettent aux individus de traiter les informations relatives à soi et à autrui. Ces processus, que l'on qualifie volontiers de « sociocognitifs », ont pour double caractéristique de porter sur des informations concernant « le social » (soi, autrui ou des objets socialement valorisés ou pertinents, etc.) et d'être socialement déterminés. Cela signifie qu'ils n'aboutissent pas nécessairement aux mêmes résultats, selon la position sociale des individus qui les mettent en œuvre et selon celle des objets ou des personnes qu'ils concernent. De fait, le courant de la cognition sociale nous décrit un penseur naïf qui catégorise l'information et qui cherche des explications pour comprendre son environnement social. Mais ce courant nous décrit surtout un individu aux appartenances plurielles, impliqué dans de multiples interactions sociales qui influencent ses émotions, ses opinions et ses conduites.

La seconde voie trouve son origine dans l'anthropologie et met en avant la notion de « pensée naïve ». Des auteurs tels que Levy-Bruhl (1951) insisteront sur le caractère « pré-logique » des raisonnements

quotidiens et sur leur détermination socio-historique. Dans cette perspective, l'individu interprète et comprend le monde qui l'entoure à partir des systèmes de croyances que lui imposent la société et les groupes dans lesquels il vit. En d'autres termes, la pensée naïve n'est pas une pensée nécessairement fautive ou biaisée : elle est simplement orientée par le système de croyances qui la sous-tend et possède dès lors une cohérence propre qu'il est envisageable de restituer et de comprendre. L'image de l'homme qui est envisagée ici est donc avant tout celle d'un Sujet pratique dont les activités cognitives sont motivées et conditionnées par ses insertions sociales particulières. C'est donc du côté même de ces insertions qu'il convient de rechercher les principes de production et de régulation de ces activités cognitives. À partir des années 1960 et dans cette filiation, la théorie des représentations sociales est celle qui s'attachera le mieux à comprendre comment et pourquoi des groupes sociaux construisent collectivement des visions de leur environnement social qui vont ensuite peser sur leurs modes de raisonnement. Finalement, le courant des représentations sociales nous décrit des individus imprégnés de croyances collectives concernant le monde qui les entoure et qui utilisent ces croyances pour donner du sens à leur environnement.

L'approche de la cognition sociale et celle des représentations sont longtemps restées étrangères l'une à l'autre. La question centrale, sans doute, de cette ignorance réciproque a trait à une perception très différente du « social ». Du côté des tenants de la cognition sociale, les connaissances sociales qu'utilisent les individus sont bien souvent appréhendées comme les résultantes d'une agrégation de processus cognitifs individuels. Des connaissances avant tout individuelles donc, quoique partagées. Quant aux déterminismes du « social », il a bien souvent été réduit « aux autres » en négligeant totalement les lois, les structures organisationnelles, les rapports sociaux, l'histoire des groupes, qui sont aussi le « social » sans pour autant être « les autres » (Beauvois, Deschamps et Schadron, 2005). L'idée selon laquelle les rapports sociaux et l'histoire des groupes puissent être générateurs de connaissances importantes pour l'existence des individus et que leur mode d'élaboration ne les destinent pas à être vraies ou fausses mais avant tout socialement utiles a souvent paru étrange, voire suspecte, aux yeux des spécialistes de la cognition sociale.

Du côté des tenants des représentations sociales, on a longtemps voulu voir dans les processus décrits par la cognition sociale des micro-processus fortement réducteurs, étudiés à l'aide de méthodes appa-

raissant elles aussi comme simplificatrices et, au final, bien incapables de rendre compte de l'historicité et de l'impact des représentations dans la vie des sociétés et dans les mentalités. Mais à trop vouloir rendre compte de cet impact, les recherches consacrées aux représentations sociales n'ont très souvent abouti qu'à une compilation d'approches qualitatives, aux contours méthodologiques flous, ne permettant que peu ou prou de définir et de restituer les processus cognitifs investis dans leur fonctionnement.

Pourtant, à partir des années 1980, plusieurs voix s'élèvent pour souligner les ponts théoriques entre les deux champs de recherche (Deschamps et Clémence, 1987 ; Moscovici et Hewstone, 1983). L'argument qu'elles avancent est que les représentations constitueraient les « bases de connaissances » dans lesquelles viendraient puiser les processus de la cognition sociale. Ce n'est toutefois qu'à partir des années 90 que l'on verra apparaître des recherches franchissant la frontière des considérations théoriques. Ces travaux reposent sur l'idée que le lien entre cognition sociale et représentations est double.

D'une part, on considère que les processus de la cognition sociale interviennent massivement dans l'élaboration des représentations sociales. On peut donc s'attendre à trouver les fruits de ces processus (catégories, stéréotypes, attributions causales) dans les contenus et la structure des représentations sociales. En d'autres termes, si les représentations sont bien des constructions collectives, elles n'en restent pas moins partiellement construites par des individus. Mais dans le même temps, on peut supposer que les processus étudiés dans le champ de la cognition sociale se réalisent sur la toile de fond des représentations. On peut alors s'attendre à observer des modulations de ces processus selon les représentations qui leur sont sous-jacentes. Pour catégoriser, juger ou expliquer son environnement immédiat, l'individu se fonderait, entre autres, sur des croyances collectives. C'est ce lien réflexif qui s'exprime dans ce qui unifie les représentations sociales avec les processus émotionnels, identitaires, de différenciation catégorielle, d'influence sociale ou de comparaison sociale : les représentations sociales rendent à la fois compte de ces processus et y participent activement dans leurs propres modalités de fonctionnement. Actuellement, l'étude systématique du lien entre représentations sociales et processus sociocognitifs correspond à une volonté d'unifier des domaines de recherches jusqu'alors disjoints et de les enrichir mutuellement. De nouvelles hypothèses, concernant tant le fonctionnement et le rôle des représentations sociales que ceux des

processus sociocognitifs lorsqu'ils sont intégrés dans des processus représentationnels, sont apparues. Elles fournissent aujourd'hui la base de plusieurs études dont les portées théoriques et empiriques semblent capitales pour le développement de nos connaissances du fonctionnement psychosociologique de l'individu. Ces recherches sont maintenant suffisamment nombreuses pour que nous jugions opportun de procéder à une sorte d'état des lieux de celles-ci dans le cadre d'un ouvrage présentant plusieurs contributions organisées selon une même ligne directrice : rassembler et présenter une série de travaux majoritairement expérimentaux et/ou de terrain dans lesquels on s'attache à repérer les produits sociocognitifs dans les représentations sociales et/ou à déterminer quels sont les conditions et les contextes sociaux pouvant augmenter ou diminuer la saillance de ces produits dans l'organisation des représentations. La plupart des recherches présentées ici s'inscrivent dans le cadre théorique de ce que l'on appelle désormais « l'approche structurale » des représentations sociales et plus particulièrement dans la cadre de la théorie du noyau (Abric, 1976, 1987, 1994a). Ce n'est certes pas la seule approche possible. En effet, les représentations sociales ont aussi été étudiées d'un point de vue anthropologique (Jodelet, 1989b) ou dialogique (Markova, 2007) et ces approches ont parfois abordé les liens entre représentations et cognition sociale. Mais l'approche structurale des représentations sociales semble la mieux adaptée à l'expérimentation. Elle permet donc plus facilement d'établir des passerelles vers une psychologie sociale expérimentale qui s'est longuement consacrée – et se consacre encore – à l'étude de la cognition sociale.

L'objectif de cet ouvrage est donc de présenter un état des lieux provisoire et forcément borné, conçu comme un potentiel support à des pistes de réflexions et de recherches à propos des liens entre les représentations sociales et les processus sociocognitifs qu'elles investissent ou qui y sont investis. C'est ainsi que dans une première partie seront présentés des travaux qui concernent les problématiques de la catégorisation et de la comparaison sociale. La seconde partie sera consacrée à la thématique de l'explication ordinaire des comportements et des événements. Enfin, la troisième partie de l'ouvrage abordera la question des influences sociales et de leur impact sur les changements d'opinion et les changements comportementaux ainsi que la problématique des émotions et de leurs liens aux représentations sociales.